

**Le Carré Bleu**  
feuille internationale d'architecture  
n°4 / 2022

# CONVERSIONS DU CADRE DE VIE

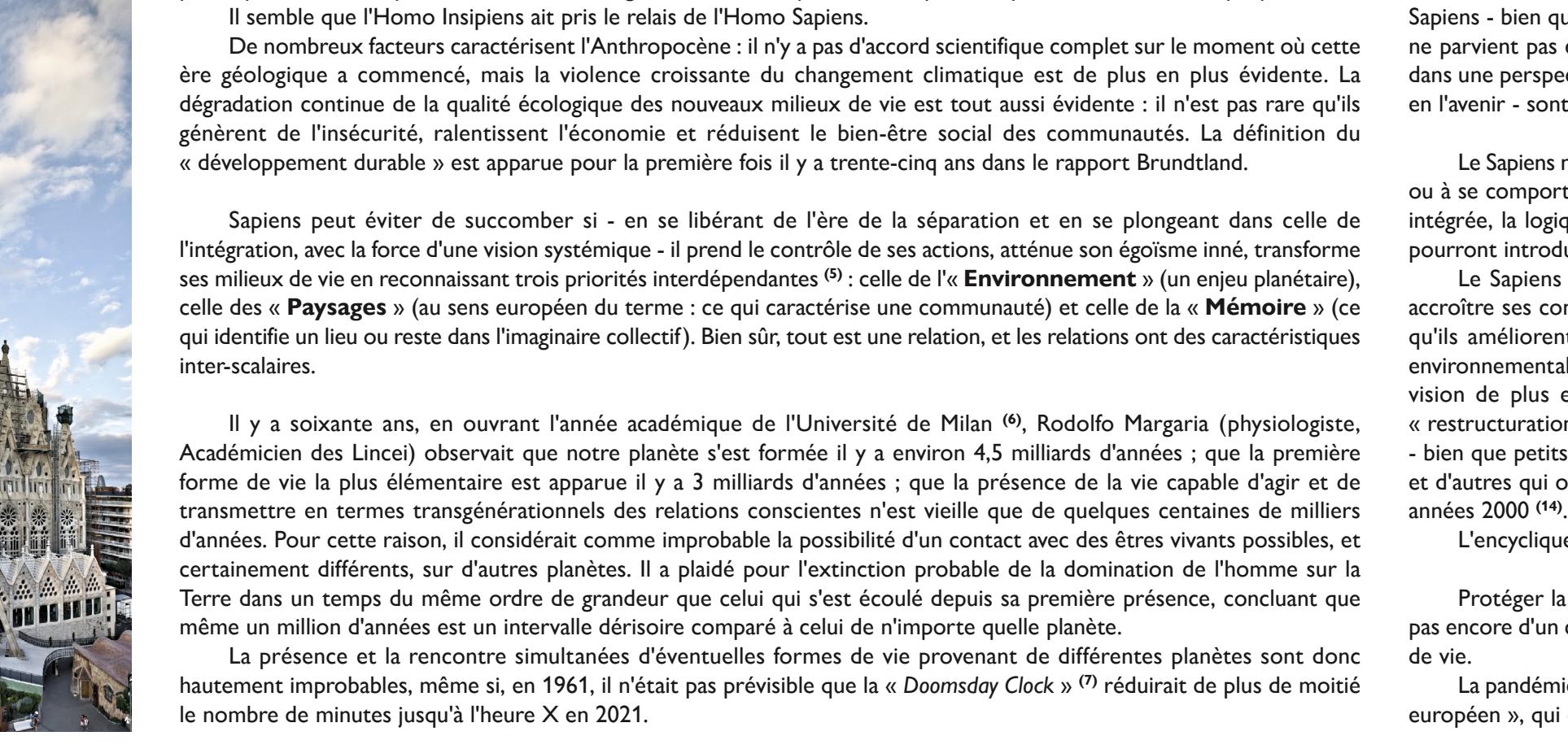
## pour contrer « Les huit péchés capitaux de notre civilisation »

La distinction "nature/artifice" est instrumentale : elle sépare les produits des autres formes vivantes<sup>(6)</sup> de ce qui est généré par la connaissance, l'intentionnalité et la pensée humaines.

C'est peut-être la raison pour laquelle - dans le langage courant - « nature » est un mot ambigu. Selon la Treccani (Encyclopédia Italiana di Scienze, Lettere ed Arti), la « nature » est « le système total des êtres vivants, animaux et végétaux, et des choses inanimées qui présentent un ordre, créent des types et sont formés selon des lois ». C'est-à-dire qu'elle considère que l'ensemble est intégré.

Dans le même esprit, la « Convention européenne du paysage »<sup>(1)</sup> définit le « paysage » comme « une certaine partie du territoire, telle que perçue par les populations, dont le caractère résulte de l'action de facteurs naturels et/ou humains et de leurs échanges et interactions, et qui possède des qualités esthétiques, culturelles et biologiques de valeur pour les populations et pour leur développement durable ».

Les plantes et les animaux font également partie de la nature : tout provient d'un stock vivant commun. Sapiens en fait également partie et, grâce à sa nature et sur une très longue période de temps, a contribué à la création de ce que Goethe<sup>(2)</sup> a décrit comme une « seconde nature pour des usages civils ».



Parmi les phénomènes de la nature, le Sapiens a une échelle infiniment plus petite que les autres.

Cependant, le terme « transition »

indique un changement d'état, et en tant que tel, il est réversible (à travers des « points critiques »)-réversibles- la matière peut passer de l'état solide à l'état liquide, gazeux ou plasmique), c'est donc une expression insuffisante.

Lorsque Bacon affirmait que « les anciens sont nous », il ne voulait pas signaler l'impermanence des réalisations et des modes de pensée, mais seulement dissiper ce sentiment d'admiration pour les anciens et ce complexe d'infériorité à l'égard des âges d'or, qui imprègne en quelque sorte la période de la Renaissance. Bacon prophétisait un monde nouveau, fondé sur à protéger les immenses étendues vierges des « monuments nationaux ».

Promu par le Club de Rome - il y a exactement cinquante ans et publié par le M.I.T. - « Les limites du développement »<sup>(4)</sup>

a été un appel sans précédent, un choc bien ressenti, mais aux conséquences concrètes encore faibles.

Les visions prédictives n'ont pas leur place aujourd'hui. Ce qu'il faut, c'est atténuer les inégalités, partager et participer.

L'impétueux développement technologique contemporain s'accompagne de l'exaltation des capacités autodestructrices du Sapiens : non pas tant parce qu'il dispose d'instruments prêts à générer des catastrophes planétaires immédiates, mais parce qu'avec son comportement - habituel et généralisé - il compromet les équilibres qui sont à la base de sa propre survie.

Contrairement aux « transitions », les « conversions » sont irréversibles : les mutations ultérieures ne produisent que de nouveaux développements.

De cette même matrice culturelle découle l'urgence d'abandonner « l'ère de l'ignorance injustifiée », dans laquelle le Sapiens - bien que doté d'outils et de technologies de plus en plus surprenants - ne structure pas efficacement, c'est-à-dire ne parvient pas encore à mettre pleinement en relation ce qu'il sait déjà et ce qu'il esquisse ou envisage progressivement dans une perspective transgénérationnelle. Pourtant, ses caractéristiques distinctives - la spiritualité, l'espoir et la confiance en l'avenir - sont fondées sur la connaissance et la capacité de comprendre.

« Les huit péchés capitaux de notre civilisation » analysait les raisons pour lesquelles l'Homo Sapiens tend vers l'Inspiens, interrompant le long chemin « des animaux aux dieux ».

Sapiens peut éviter de succomber si - en se libérant de l'ère de la séparation et en se plongeant dans celle de l'intégration, avec la force d'une vision systémique - il prend le contrôle de ses actions, atténue son égoïsme inné, transforme ses milieux de vie en reconnaissant trois priorités interdépendantes<sup>(5)</sup> : celle de l'**Environnement** (un enjeu planétaire), celle des **Paysages** (au sens européen du terme : ce qui caractérise une communauté) et celle de la **Mémoire** (ce qui identifie un lieu ou reste dans l'imaginaire collectif). Bien sûr, tout est une relation, et les relations ont des caractéristiques

Pour revenir à Sapiens, des conversions de sens sont nécessaires. En se concentrant sur l'architecture - l'instrument qui permet de créer du bien-être dans les environnements de vie - il est possible d'énoncer les conditions préalables en huit conversions de sens.

Une fois encore, « nous sommes les anciens », mais pas au sens de Bacon, mais au sens de « le jour viendra où... », ce qui nous incite à agir avec détermination et confiance en l'avenir.

Il y a soixante ans, en ouvrant l'année académique de l'Université de Milan<sup>(6)</sup>, Rodolfo Margaria (physiologiste, Académicien des Lincei) observait que notre planète s'est formée il y a environ 4,5 milliards d'années ; que la première forme de vie la plus élémentaire est apparue il y a 3 milliards d'années ; que la présence de la vie capable d'agir et de transmettre en termes transgénérationnels des relations conscientes n'est vieille que de quelques centaines de milliers d'années. Pour cette raison, il considérait comme improbable la possibilité d'un contact avec des êtres vivants possibles, et certainement différents, sur d'autres planètes. Il a plaidé pour l'extinction probable de la domination de l'homme sur la Terre dans un temps du même ordre de grandeur que celui qui s'est écoulé depuis sa première présence, concluant que même un million d'années est un intervalle dérisoire comparé à celui de n'importe quelle planète.

La présence et la rencontre simultanées d'éventuelles formes de vie provenant de différentes planètes sont donc hautement improbables, même si, en 1961, il n'était pas prévisible que la « Doomsday Clock »<sup>(7)</sup> réduirait de plus de moitié le nombre de minutes jusqu'à l'heure X en 2021.

La pandémie actuelle n'étant pas un accident, la Commission Européenne a approuvé en juillet 2020 le « Plan de relance européen », qui comporte six priorités : en tête de liste figure la « transition verte ».

La distinction "nature/artifice" est instrumentale : elle sépare les produits des autres formes vivantes<sup>(6)</sup> de ce qui est généré par la connaissance, l'intentionnalité et la pensée humaines.

C'est peut-être la raison pour laquelle - dans le langage courant - « nature » est un mot ambigu. Selon la Treccani (Encyclopédia Italiana di Scienze, Lettere ed Arti), la « nature » est « le système total des êtres vivants, animaux et végétaux, et des choses inanimées qui présentent un ordre, créent des types et sont formés selon des lois ». C'est-à-dire qu'elle considère que l'ensemble est intégré.

Dans le même esprit, la « Convention européenne du paysage »<sup>(1)</sup> définit le « paysage » comme « une certaine partie du territoire, telle que perçue par les populations, dont le caractère résulte de l'action de facteurs naturels et/ou humains et de leurs échanges et interactions, et qui possède des qualités esthétiques, culturelles et biologiques de valeur pour les populations et pour leur développement durable ».

Les plantes et les animaux font également partie de la nature : tout provient d'un stock vivant commun. Sapiens en fait également partie et, grâce à sa nature et sur une très longue période de temps, a contribué à la création de ce que Goethe<sup>(2)</sup> a décrit comme une « seconde nature pour des usages civils ».

Promu par le Club de Rome - il y a exactement cinquante ans et publié par le M.I.T. - « Les limites du développement »<sup>(4)</sup>

a été un appel sans précédent, un choc bien ressenti, mais aux conséquences concrètes encore faibles.

Les visions prédictives n'ont pas leur place aujourd'hui. Ce qu'il faut, c'est atténuer les inégalités, partager et participer.

L'impétueux développement technologique contemporain s'accompagne de l'exaltation des capacités autodestructrices du Sapiens : non pas tant parce qu'il dispose d'instruments prêts à générer des catastrophes planétaires immédiates, mais parce qu'avec son comportement - habituel et généralisé - il compromet les équilibres qui sont à la base de sa propre survie.

Contrairement aux « transitions », les « conversions » sont irréversibles : les mutations ultérieures ne produisent que de nouveaux développements.

De cette même matrice culturelle découle l'urgence d'abandonner « l'ère de l'ignorance injustifiée », dans laquelle le Sapiens - bien que doté d'outils et de technologies de plus en plus surprenants - ne structure pas efficacement, c'est-à-dire ne parvient pas encore à mettre pleinement en relation ce qu'il sait déjà et ce qu'il esquisse ou envisage progressivement dans une perspective transgénérationnelle. Pourtant, ses caractéristiques distinctives - la spiritualité, l'espoir et la confiance en l'avenir - sont fondées sur la connaissance et la capacité de comprendre.

« Les huit péchés capitaux de notre civilisation » analysait les raisons pour lesquelles l'Homo Sapiens tend vers l'Inspiens, interrompant le long chemin « des animaux aux dieux ».

Sapiens peut éviter de succomber si - en se libérant de l'ère de la séparation et en se plongeant dans celle de l'intégration, avec la force d'une vision systémique - il prend le contrôle de ses actions, atténue son égoïsme inné, transforme ses milieux de vie en reconnaissant trois priorités interdépendantes<sup>(5)</sup> : celle de l'**Environnement** (un enjeu planétaire), celle des **Paysages** (au sens européen du terme : ce qui caractérise une communauté) et celle de la **Mémoire** (ce qui identifie un lieu ou reste dans l'imaginaire collectif). Bien sûr, tout est une relation, et les relations ont des caractéristiques

Pour revenir à Sapiens, des conversions de sens sont nécessaires. En se concentrant sur l'architecture - l'instrument qui permet de créer du bien-être dans les environnements de vie - il est possible d'énoncer les conditions préalables en huit conversions de sens.

Une fois encore, « nous sommes les anciens », mais pas au sens de Bacon, mais au sens de « le jour viendra où... », ce qui nous incite à agir avec détermination et confiance en l'avenir.

Il y a soixante ans, en ouvrant l'année académique de l'Université de Milan<sup>(6)</sup>, Rodolfo Margaria (physiologiste, Académicien des Lincei) observait que notre planète s'est formée il y a environ 4,5 milliards d'années ; que la première forme de vie la plus élémentaire est apparue il y a 3 milliards d'années ; que la présence de la vie capable d'agir et de transmettre en termes transgénérationnels des relations conscientes n'est vieille que de quelques centaines de milliers d'années. Pour cette raison, il considérait comme improbable la possibilité d'un contact avec des êtres vivants possibles, et certainement différents, sur d'autres planètes. Il a plaidé pour l'extinction probable de la domination de l'homme sur la Terre dans un temps du même ordre de grandeur que celui qui s'est écoulé depuis sa première présence, concluant que même un million d'années est un intervalle dérisoire comparé à celui de n'importe quelle planète.

La présence et la rencontre simultanées d'éventuelles formes de vie provenant de différentes planètes sont donc hautement improbables, même si, en 1961, il n'était pas prévisible que la « Doomsday Clock »<sup>(7)</sup> réduirait de plus de moitié le nombre de minutes jusqu'à l'heure X en 2021.

La pandémie actuelle n'étant pas un accident, la Commission Européenne a approuvé en juillet 2020 le « Plan de relance européen », qui comporte six priorités : en tête de liste figure la « transition verte ».

La distinction "nature/artifice" est instrumentale : elle sépare les produits des autres formes vivantes<sup>(6)</sup> de ce qui est généré par la connaissance, l'intentionnalité et la pensée humaines.

C'est peut-être la raison pour laquelle - dans le langage courant - « nature » est un mot ambigu. Selon la Treccani (Encyclopédia Italiana di Scienze, Lettere ed Arti), la « nature » est « le système total des êtres vivants, animaux et végétaux, et des choses inanimées qui présentent un ordre, créent des types et sont formés selon des lois ». C'est-à-dire qu'elle considère que l'ensemble est intégré.

Dans le même esprit, la « Convention européenne du paysage »<sup>(1)</sup> définit le « paysage » comme « une certaine partie du territoire, telle que perçue par les populations, dont le caractère résulte de l'action de facteurs naturels et/ou humains et de leurs échanges et interactions, et qui possède des qualités esthétiques, culturelles et biologiques de valeur pour les populations et pour leur développement durable ».

Les plantes et les animaux font également partie de la nature : tout provient d'un stock vivant commun. Sapiens en fait également partie et, grâce à sa nature et sur une très longue période de temps, a contribué à la création de ce que Goethe<sup>(2)</sup> a décrit comme une « seconde nature pour des usages civils ».

Promu par le Club de Rome - il y a exactement cinquante ans et publié par le M.I.T. - « Les limites du développement »<sup>(4)</sup>

a été un appel sans précédent, un choc bien ressenti, mais aux conséquences concrètes encore faibles.

Les visions prédictives n'ont pas leur place aujourd'hui. Ce qu'il faut, c'est atténuer les inégalités, partager et participer.

L'impétueux développement technologique contemporain s'accompagne de l'exaltation des capacités autodestructrices du Sapiens : non pas tant parce qu'il dispose d'instruments prêts à générer des catastrophes planétaires immédiates, mais parce qu'avec son comportement - habituel et généralisé - il compromet les équilibres qui sont à la base de sa propre survie.

Contrairement aux « transitions », les « conversions » sont irréversibles : les mutations ultérieures ne produisent que de nouveaux développements.

De cette même matrice culturelle découle l'urgence d'abandonner « l'ère de l'ignorance injustifiée », dans laquelle le Sapiens - bien que doté d'outils et de technologies de plus en plus surprenants - ne structure pas efficacement, c'est-à-dire ne parvient pas encore à mettre pleinement en relation ce qu'il sait déjà et ce qu'il esquisse ou envisage progressivement dans une perspective transgénérationnelle. Pourtant, ses caractéristiques distinctives - la spiritualité, l'espoir et la confiance en l'avenir - sont fondées sur la connaissance et la capacité de comprendre.

« Les huit péchés capitaux de notre civilisation » analysait les raisons pour lesquelles l'Homo Sapiens tend vers l'Inspiens, interrompant le long chemin « des animaux aux dieux ».

Sapiens peut éviter de succomber si - en se libérant de l'ère de la séparation et en se plongeant dans celle de l'intégration, avec la force d'une vision systémique - il prend le contrôle de ses actions, atténue son égoïsme inné, transforme ses milieux de vie en reconnaissant trois priorités interdépendantes<sup>(5)</sup> : celle de l'**Environnement** (un enjeu planétaire), celle des **Paysages** (au sens européen du terme : ce qui caractérise une communauté) et celle de la **Mémoire** (ce qui identifie un lieu ou reste dans l'imaginaire collectif). Bien sûr, tout est une relation, et les relations ont des caractéristiques

Pour revenir à Sapiens, des conversions de sens sont nécessaires. En se concentrant sur l'architecture - l'instrument qui permet de créer du bien-être dans les environnements de vie - il est possible d'énoncer les conditions préalables en huit conversions de sens.

Une fois encore, « nous sommes les anciens », mais pas au sens de Bacon, mais au sens de « le jour viendra où... », ce qui nous incite à agir avec détermination et confiance en l'avenir.

Il y a soixante ans, en ouvrant l'année académique de l'Université de Milan<sup>(6)</sup>, Rodolfo Margaria (physiologiste, Académicien des Lincei) observait que notre planète s'est formée il y a environ 4,5 milliards d'années ; que la première forme de vie la plus élémentaire est apparue il y a 3 milliards d'années ; que la présence de la vie capable d'agir et de transmettre en termes transgénérationnels des relations conscientes n'est vieille que de quelques centaines de milliers d'années. Pour cette raison, il considérait comme improbable la possibilité d'un contact avec des êtres vivants possibles, et certainement différents, sur d'autres planètes. Il a plaidé pour l'extinction probable de la domination de l'homme sur la Terre dans un temps du même ordre de grandeur que celui qui s'est écoulé depuis sa première présence, concluant que même un million d'années est un intervalle dérisoire comparé à celui de n'importe quelle planète.

La présence et la rencontre simultanées d'éventuelles formes de vie provenant de différentes planètes sont donc hautement improbables, même si, en 1961, il n'était pas prévisible que la « Doomsday Clock »<sup>(7)</sup> réduirait de plus de moitié le nombre de minutes jusqu'à l'heure X en 2021.

La pandémie actuelle n'étant pas un accident, la Commission Européenne a approuvé en juillet 2020 le « Plan de relance européen », qui comporte six priorités : en tête de liste figure la « transition verte ».

La distinction "nature/artifice" est instrumentale : elle sépare les produits des autres formes vivantes<sup>(6)</sup> de ce qui est généré par la connaissance, l'intentionnalité et la pensée humaines.

C'est peut-être la raison pour laquelle - dans le langage courant - « nature » est un mot ambigu. Selon la Treccani (Encyclopédia Italiana di Scienze, Lettere ed Arti), la « nature » est « le système total des êtres vivants, animaux et végétaux, et des choses inanimées qui présentent un ordre, créent des types et sont formés selon des lois ». C'est-à-dire qu'elle considère que l'ensemble est intégré.

Dans le même esprit, la « Convention européenne du paysage »<sup>(1)</sup> définit le « paysage » comme « une certaine partie du territoire, telle que perçue par les populations, dont le caractère résulte de l'action de facteurs naturels et/ou humains et de leurs échanges et interactions, et qui possède des qualités esthétiques, culturelles et biologiques de valeur pour les populations et pour leur développement durable ».

Les plantes et les animaux font également partie de la nature : tout provient d'un stock vivant commun. Sapiens en fait également partie et, grâce à sa nature et sur une très longue période de temps, a contribué à la création de ce que Goethe<sup>(2)</sup> a décrit comme une « seconde nature pour des usages civils ».

Promu par le Club de Rome - il y a exactement cinquante ans et publié par le M.I.T. - « Les limites du développement »<sup>(4)</sup>

a été un appel sans précédent, un choc bien ressenti, mais aux conséquences concrètes encore faibles.

Les visions prédictives n'ont pas leur place aujourd'hui. Ce qu'il faut, c'est atténuer les inégalités, partager et participer.

L'impétueux développement technologique contemporain s'accompagne de l'exaltation des capacités autodestructrices du Sapiens : non pas tant parce qu'il dispose d'instruments prêts à générer des catastrophes planétaires immédiates, mais parce qu'avec son comportement - habituel et généralisé - il compromet les équilibres qui sont à la base de sa propre survie.

